ET AUSSI

du 15 au 17 oct
atelier de jeu dirigé par Michaël Hallouin (compagnie //Interstices), destiné aux professionnels

jeu 7 nov, de 19h à 21h
atelier de la critique retour sur *La Beauté du geste*, ouvert à tous

QUI VIVE !

samedi 19 octobre de 17h à 1h
Qui Vive ! est un programme composé de pièces brèves, de rencontres, de projections de court-métrages, de lectures… Durant quelques heures, les artistes présents au Théâtre des 13 vents vous conduisent de proposition en proposition, une traversée qui s'achève par un repas et un concert ou une fête. En octobre, Qui Vive ! est conçu par Nathalie Garraud, Olivier Saccomano et la Troupe Associée. Avec Elsa Dorlin, Vîrus, Marie Vayssière et Stéphane Nota, Camille Lorin, Bruno Geslin, DJ Marvina.
Qui Vive ! est précédé de 14h30 à 16h30 de « Passages secrets », le séminaire d'Olivier Neveux.

EXPOSITION

en octobre (et novembre), dans le hall du théâtre
Camille Lorin

POÉSIE !

jeudi 24 oct à 20h
à La Vignette scène conventionnée Université Paul-Valéry Montpellier III
Sonia Chiambretto
lecture suivie d'une scène ouverte

Théâtre des 13 vents
Domaine de Grammont • CS 69060
34965 Montpellier Cedex 2
administration : 04 67 99 25 25
billetterie : 04 67 99 25 00
www.13vents.fr

Licences 1-1072817, 2-1072818, 3-1072819

théâtre des 13 vents centre dramatique national **montpellier**

du 3 au 18 octobre à 20h
mercredis 9 et 16 oct, rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation

durée 2h40

création

LA BEAUTÉ DU GESTE

conception : Nathalie Garraud et Olivier Saccomano
écriture : Olivier Saccomano
mise en scène : Nathalie Garraud

jeu : Mitsou Doudeau, Cédric Michel*, Florian Onnéin*, Conchita Paz*, Charly Totterwitz*
scénographie : Jeff Garraud
costumes : Sarah Leterrier
lumières : Sarah Marcotte
son : Serge Monségu
assistanat à la mise en scène : Romane Guillaume

production : Théâtre des 13 vents CDN Montpellier

coproduction : Maison de la Culture d'Amiens- Pôle Européen de production, Châteauvallon- Scène nationale, Les Scènes du Jura - Scène nationale, Les Halles de Schaerbeek - Bruxelles

avec le soutien de La Vignette - Scène conventionnée Université Paul-Valéry Montpellier III, du Bois de l'Aune - Aix-en-Provence, du T2G - CDN de Gennevilliers, des Rencontres à l'échelle - Friche la Belle de Mai - Marseille

* Troupe Associée au Théâtre des 13 vents

La scène est au milieu, blanche comme une feuille. Elle coupe le public en deux parties égales. Les acteurs se préparent à entrer, à faire défiler les rôles, à coudre les silhouettes du temps, à sonder les forces en présence. Une pièce s'engage. Ils y jouent les forces de l'ordre, des CRS : exercices, gestes simples et métaphysiques de l'ordre à maintenir. Allez savoir où l'expérience les mènera. À quelles pensées, à quelles paroles, à quelles solitudes ? À quelles réactions, à quel nouveau champ de bataille et à quelles nouvelles ruses ?

Extrait d'une note de travail retrouvée dans un cahier datant du début des répétitions et ayant peut-être un rapport lointain et juste avec la pièce arrivée à son terme.

Dans la pièce, il y a des points, comme des noyaux, que nous travaillons et qui nous travaillent, tenaces. Et puisque nous avançons par associations, ces points pourraient s'éclairer de trois phrases qui se sont mises à résonner avec nos premiers pas :

« Les larmes sont une manifestation de la puissance politique. »
« Un acteur n'a pas besoin de conscience. »
« L'État, c'est nous. »

Ces phrases, toutes ramassées à la volée (la première vient de *Peuples en larmes, peuples en armes* de Didi-Huberman, la seconde du *Pinocchio* de Walt Disney, la troisième d'*Imperium* de Frédéric Lordon) disent les découvertes venues du plateau.

Les larmes des acteurs, par exemple. Contre toute attente. Comme si les questions politiques avaient été enfouies si profondément par l'Histoire qu'elles se méfiaient des sentiments tout faits, des anciennes luttes et des icônes ressuscitées, et qu'elles se rapportaient pour nous à un point si sensible, si quotidien, qu'elles devaient d'abord traverser la fatigue des acteurs, la lucidité, l'aveu des larmes, la pauvre douceur et la pauvre rage. À partir de cette vision nouvelle, dont nous ne présumions pas, une porte s'est ouverte. Celle d'une émotion qui travaille contre le sentimentalisme de l'époque et aussi contre la résignation. Il y a des aveux qui ne sont pas d'impuissance et une émotion qui produit de la pensée : une émotion qui crée une tension entre ce qui ne peut pas se dire et ce qui ne peut pas ne pas se dire. Une émotion qui redonne une puissance d'agir.

En contrepoint des mots d'Hamlet, « cette conscience qui fait de nous des lâches » (incapables d'action), est venue cette phrase étrange, dite à Pinocchio par le Renard : « Un acteur n'a pas besoin de conscience ». En tout cas, pas de la conscience morale qui est l'absorption de la politique dans la psychologie. Alors naît un nouveau courage et une nouvelle épreuve. Pinocchio n'ira pas à l'école réciter la leçon de ses maîtres, il ira au théâtre pour traverser l'esclavage de ses frères et sœurs marionnettes. Le pauvre Gepetto doit se dire, comme l'Abbé Maury en 1789, que « le théâtre est immoral, soustrayant les fils à l'autorité des pères ».

Et ce que nous avons vu, aussi, sur le plateau, c'est que cette séparation entre les enfants et les parents, qui traverse la discorde entre les citoyens et le paternalisme d'État, qui alimente aussi un certain appel à la rupture et à l'autonomie, nous devions la profaner : c'est-à-dire ne pas situer l'adversaire à l'extérieur, comme une pure transcendance, un *Deus ex machina* finalement bien commode, mais prendre acte de ce qu'il se dresse au-dessus de nous avec nos propres forces, et que le profaner veut dire le ramener à nous, presque le reprendre en nous, pour le digérer à notre manière, pour lui reprendre nos forces. Concrètement : se jouer du Pouvoir en nous, le faire apparaître, masque parmi les masques, et le faire mentir s'il venait à se prendre pour autre chose que pour une apparence. Jouer donc avec ses symboles et ses interdits, ses fétiches et ses emblèmes, sans les « critiquer ». Les remettre entre les mains des acteurs, sur une scène où tout est fait de leurs mains, par leurs mains, eux qui s'emparent sous nos yeux de la machine théâtrale comme les révolutionnaires s'emparaient jadis de la machine d'Etat, pour la rendre à l'usage commun.

Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, septembre 2016